

Était-il dans la confiance ou est-ce seulement l'influence de la charge de directeur de l'Académie qu'il exerce aussi ? Quoi qu'il en soit, le jeu est réservé aux hommes.

Au demeurant, l'anonymat est surtout un masque pour le public et le nom de la traductrice circule dans la profession : dans son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie* (1770), Antoine Portal révèle que le *Traité d'ostéologie* a été « traduit en français par Madame la Présidente d'Arconville, et exécuté à ses frais, avec des planches, et des remarques par M. Sue ». Fortunée Briquet présente même l'ouvrage comme « publié sous un autre nom que le sien quoiqu'elle en soit véritablement l'auteur » ! Malgré cela, aujourd'hui comme hier, les bibliographes et les historiens de la médecine omettent souvent de restituer l'identité de la traductrice.

Parallèlement, Mme d'Arconville a un intérêt croissant pour la chimie, encouragée par son parent François Poullétier de la Salle, chimiste amateur dont elle partage les expériences, et par son ami le chimiste Pierre-Joseph Macquer, qui révise ses manuscrits. Ainsi, l'année-même de la publication du *Traité d'ostéologie*, elle publie encore la traduction des *Leçons de chymie propres à perfectionner la physique, le commerce et les arts* de Peter Shaw. Si l'édition est toujours anonyme, elle n'a plus recours à un prête-nom. Les recensions saluent la rectification des erreurs et le « discours préliminaire » original de près de 100 pages qu'elle y joint – une histoire critique de la chimie –, le texte dont elle est la plus fière à la fin de ses jours.

De cette époque date encore la traduction de 15 mémoires d'anatomie, médecine et botanique, tirés des *Philosophical Transactions* de la *Royal Society* de Londres. Mais la traduction n'est qu'un marchepied vers la pratique de la science. Le texte et le laboratoire se soutiennent et s'enrichissent mutuellement.

Dans son laboratoire de Crosne, Mme d'Arconville travaille avec deux amis amateurs de chimie sur les résines ou la bile humaine. Elle s'attaque ensuite à ce que Macquer considère comme « ce qu'il y a de plus difficile [et] en même temps ce qu'il y a peut-être de plus important à connaître dans la physique » : la putréfaction, qu'elle regarde comme la clef de

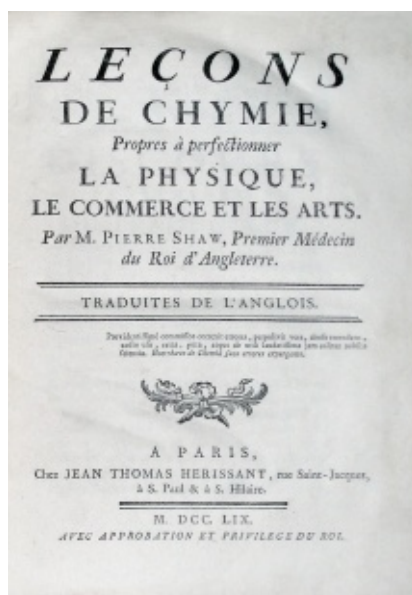
toutes les « sciences physiques » et la base de l'histoire naturelle. Elle se lance dans un long programme de recherche expérimentale dont l'ambition est tant utilitaire et humanitaire (la conservation des aliments) que scientifique : l'étude de la transformation de la matière entre les trois règnes.

La putréfaction au jour le jour

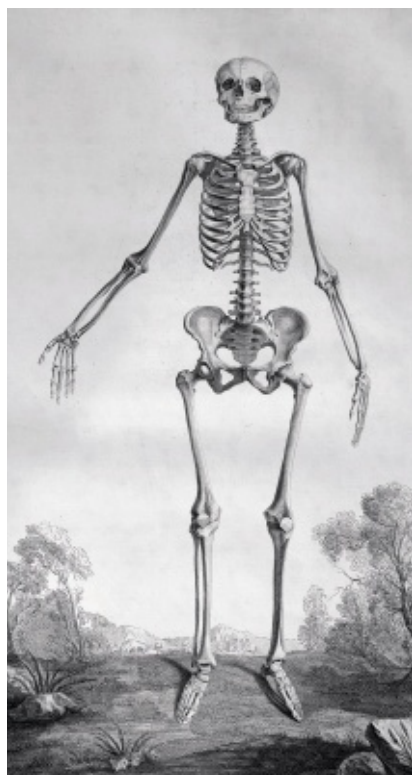
Pendant huit ans, de 1755 à 1763, elle mène plusieurs centaines d'expériences sur la conservation de substances putrescibles (viandes, poissons, œufs, lait), en suivant un protocole rigoureux : chaque jour, elle note l'état de dégradation des échantillons expérimentés et les conditions extérieures (température, humidité). Elle en publie les résultats en 1766 dans un *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*, qu'elle signe « par le traducteur des *Leçons de Chymie* de M. Shaw » (voir la figure 5).

Sa principale conclusion est que « le pouvoir conservateur » se trouve dans la préservation du « contact de l'air extérieur », bien qu'elle néglige d'effectuer une expérimentation dans le vide. Sur le plan pratique, elle prouve que le quinquina est le meilleur « antiseptique », capable de ralentir le processus inévitable de la putréfaction. Elle rejoint ici le médecin britannique John Pringle, de la *Royal Society*, dont elle discute les travaux parus à Londres en 1752 et traduits à Paris en 1755. En revanche, elle réfute ses dires sur les vertus supposées de la camomille, que contredisent ses expériences. Enfin, elle s'incline devant les résultats du chirurgien britannique David MacBride, résultats publiés à Londres en 1764, dont elle n'a connaissance que pendant l'impression de son propre ouvrage et qu'elle juge supérieurs aux siens (il n'est cependant pas plus avancé qu'elle dans la découverte des micro-organismes impliqués dans le phénomène).

MacBride lui retourne l'hommage en 1767 et se montre admiratif du soin apporté par son compétiteur inconnu à ses expériences. Le travail original de Mme d'Arconville est encore cité, de son vivant, par Macquer (1778), par le chimiste irlandais William Higgins (1799) et, surtout, à plusieurs reprises,



3. FRONTISPICE des *Leçons de chymie* de Pierre Shaw, premier médecin du roi d'Angleterre, traduites anonymement par Mme d'Arconville en 1759.



4. LE SQUELETTE DE FEMME que Mme d'Arconville ajouta à sa traduction (anonyme) du *Traité d'ostéologie* d'Alexander Monro (1759). Ses traductions étaient toujours critiques et annotées.

par le chimiste et homme politique français Antoine-François Fourcroy. Après sa mort, son travail continue à être cité dans les manuels de chimie médicale et de médecine légale jusqu'à la découverte du rôle des micro-organismes par Pasteur dans les années 1850. Aujourd'hui, à défaut d'avoir une quelconque valeur scientifique, son *Essai* reste une référence pour les historiens de l'hygiène urbaine...

Mais déjà, le suivi quotidien des expériences ne suffisait plus à satisfaire les aspirations intellectuelles de l'expérimentatrice. Ses deux grandes traductions scientifiques à peine publiées, elle s'est tournée vers les lettres. Lorsqu'elle réunit – à l'exception de l'histoire – l'ensemble de ses travaux et quelques inédits, un seul des sept volumes de ses *Mélanges de littérature, de morale et de physique* (1775-1776) est consacré aux sciences. En quelques années, Mme d'Arconville est devenue une femme de lettres.

La démarche scientifique appliquée à l'histoire

Elle enchaîne d'autres genres à la mode : *Pensées et réflexion morales* (1760), *De l'amitié* (1761), *Des passions* (1764). Non sans succès : ces deux derniers traités donnent lieu à une édition pirate à Liège et à une traduction allemande (1770) sous la signature de... Diderot ! À l'inverse, l'*Essai sur l'amour-propre* de Frédéric II, lu cette même année à l'académie de Berlin, est bientôt porté à son crédit. Erreurs d'attribution qui auraient pu être moins flatteuses... Néanmoins piquée au vif dans son intégrité d'auteur, Mme d'Arconville marque sa propriété littéraire de façon inattendue : elle ne dévoile pas son identité, mais publie ses *Mélanges*.

Parallèlement, elle publie des traductions de littérature anglaise (romans, poésie et théâtre) et italienne et ses propres romans et poésies. Mais à partir de 1768, elle s'adonne surtout à l'histoire, qui l'accompagne sa vie durant. À dix ans, elle commençait à dévorer l'*Histoire ancienne* de Charles Rollin, publiée dans les années 1730. Elle affectionne les Grecs, mais

- Le 29 août 1763, le thermomètre 17d
- Le vent N.O. le ciel nuageux, la chaleur tempérée.
- Je mis deux gros de tranche de bœuf crud, & tué la veille, dans un bocal, couvert d'un papier, lié avec une ficelle.
- J'étois pour lors à la campagne, à quelques lieues de Paris. Le laboratoire où je faisais mes expériences étoit au rez-de-chaussée, un fossé fort large, rempli d'eau vive baignoit un des murs de ce laboratoire. De ce même côté étoit une fenêtre exposée au midi, & une autre vis-à-vis, exposée par conséquent au Nord. Ce lieu est assez humide.
- Le 30, le thermomètre 16d1/2
- Le vent N.N.O. le ciel comme la veille, mais le temps plus frais.
- Je trouvois que la viande avoit déjà contracté une odeur aigre, & que sa couleur étoit plus pâle.
- Le 31, le thermomètre 16d1/2.
- Le vent E. le ciel couvert & le temps frais.
- La viande étoit putride, quoiqu'elle fût toujours ferme. Je la jettai.



Cliché E. Bardez

5. EXTRAIT DES NOTES PRISES PAR MME D'ARCONVILLE pendant ses expériences sur la putréfaction et publiées dans son *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction* (1766). « C'est particulièrement à l'étude de la fermentation, de ses différents degrés, & sur-tout à celui de la putréfaction, que nous sommes redevables d'un très grand nombre de connoissances utiles. Il n'y en a peut-être pas même de plus intéressantes dans toute la physique. C'est pour ainsi dire la clef de toutes les autres, & l'histoire de la nature entière. Tout ce qui a vie, soit animal, soit végétal, est soumis à son pouvoir », écrit-elle en introduction de son essai.

c'est à la période de la Réforme, omniprésente dans ses manuscrits, qu'elle consacre ses travaux : *Vie du cardinal d'Ossat* (1771), *Vie de Marie de Médicis* (1772), *Histoire de François II* (1783). Condamnant l'histoire officielle – elle critique un auteur écrivant « plutôt à la vérité en gazetier payé pour en rendre compte, qu'en fidèle historien » –, elle déniche des manuscrits inédits, les traduit et les édite avec des notes, devenant ainsi l'une des premières historiennes. Dans l'histoire, elle trouve enfin la possibilité de concilier ses préoccupations morales et son goût du récit, d'une part, développés dans ses travaux littéraires, et son attrait pour la recherche, sa démarche critique et le sentiment d'être utile, d'autre part, déployés dans ses travaux scientifiques.

Finalement, la clef de l'œuvre éclectique de Mme d'Arconville se trouve dans l'un de ses derniers essais inédits, *Sur l'observation* : l'observation est le moyen d'appréhender le monde – observation physique dans les sciences (botanique, anatomie, chimie) et observation morale en littérature (essais de morale, romans, histoire). ■

✓ BIBLIOGRAPHIE

P. Bret et B. Van Tiggelen (dir.), *Madame d'Arconville (1720-1805), une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*, Hermann, 2011.

M.-A. Bernier et M.-L. Girou Swiderski (sous la dir.), *Mme d'Arconville, femme de lettres et femme de sciences, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, à paraître. Nous les remercions de nous avoir autorisés à citer ces manuscrits.

M.-L. Girou Swiderski, *Écrire à tout prix. La présidente Thiroux d'Arconville, polygraphe (1720-1805)*, 2006, <http://aix1.uottawa.ca/~margirou/Perspectives/XVIIIe/arconvil.htm>.

A. Gargam, *Savoirs mondains, savoirs savants : les femmes et leurs cabinets de curiosités au siècle des Lumières*, *Genre et histoire*, n° 5, 2009.